

Philosophie de la vie

Caterina Zanfi

Une histoire personnelle de la philosophie

Philosophie de la vie

De Schopenhauer à Bergson



ISBN 978-2-13-086355-7

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, avril

© Presses Universitaires de France, 2026

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

INTRODUCTION

La vie au tournant du XX^e siècle : un concept fondamental sans fondement

De la fin du siècle XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale, la notion de *vie* occupe une place centrale dans la philosophie européenne en devenant l'axe autour duquel tourne le débat philosophique. Cela vaut pour le courant que nous appellerons « philosophie de la vie », mais aussi pour ses détracteurs, dont le rôle se justifie par le relief suscité par la catégorie de vie elle-même.

Selon une formule évocatrice du sociologue et philosophe berlinois Georg Simmel, la vie est la « clé de voûte » de la pensée européenne de cette époque, le concept en mesure d'en restituer le profil exact. Dans une arcade ou une voûte, la pierre centrale sert à soutenir toutes les autres sans pour autant être soutenue elle-même. De même, la vie est le concept fondamental et sans fondement de la pensée européenne au tournant du XX^e siècle.

Plutôt que de rechercher des valeurs transcendant la vie ou extérieures à elle, une part significative des penseurs européens du début du XX^e siècle reconnaissent dans la vie elle-même – et dans des notions

telles que le processus et le dynamisme, l'énergie, le renouvellement et la jeunesse, la créativité, voire l'aspiration – des critères esthétiques et moraux de premier ordre, situés au-delà des catégories traditionnelles du beau et du laid, du bien et du mal.

Entre 1880 et 1930, la notion de vie s'exporte progressivement du champ des sciences médicales et biologiques pour devenir l'un des concepts organisateurs de la réflexion philosophique européenne. Elle s'impose alors dans des domaines aussi divers que la théorie de la connaissance, la morale et la philosophie politique. Cette promotion de la vie au rang de catégorie philosophique centrale s'inscrit dans le contexte plus large de la crise intellectuelle de la fin du siècle, caractérisée par une remise en question profonde des cadres hérités de l'idéalisme et de la philosophie sociale classique. À leur place s'élabore une pensée qui ne part plus du sujet abstrait ou des structures objectives, mais de la vie elle-même, comprise comme processus, dynamique et en devenir.

Ce déplacement entraîne une transformation décisive des manières de penser le rapport entre l'individu et le tout, entre le sujet et la collectivité à laquelle il appartient et au sein de laquelle il agit. La philosophie de la vie cherche à saisir ces relations non plus comme des oppositions fixes, mais comme des rapports mouvants, dynamiques. Elle vise ainsi à proposer une compréhension renouvelée de l'articulation entre le mouvement du devenir universel et les formes individuelles qu'il engendre, entre la vie comme flux et

les configurations singulières dans lesquelles elle se manifeste.

Dans cette perspective, la théorie de la connaissance elle-même se trouve élargie et reconfigurée. Le primat accordé à l'intelligence conceptuelle est interrogé au profit d'un retour à l'expérience vécue, et des formes de rapport au réel longtemps tenues pour secondaires – l'intuition, le sentiment, la dimension affective et pulsionnelle – sont réévaluées comme des voies légitimes d'accès à la réalité. La philosophie de la vie s'impose ainsi comme une tentative de penser à nouveaux frais le sens même de l'expérience humaine dans un monde en transformation rapide.

LA RECHERCHE D'UNE VIE NON NATURALISTE

La quête d'un nouveau point de repère dans la vie s'impose en ce moment historique, particulier pour plusieurs raisons. Si la vie passe du domaine de la biologie et de la médecine à celui de la philosophie, c'est aussi en raison du progrès extraordinaire des sciences biologiques, qui influence la manière de considérer la réalité humaine et impose de la repenser. L'affirmation de la théorie de l'évolution de Charles Darwin, auteur de *L'Origine des espèces* (1859), offre une nouvelle perspective qui intègre désormais l'origine de l'espèce humaine dans l'histoire de l'évolution de la vie.

Non seulement l'être humain, comme tout être vivant, est engagé dans un processus biologique dynamique de naissance, développement, vieillissement et mort, mais son histoire personnelle doit aussi s'intégrer avec un processus biologique qui la précède et la soutient. Cela met en crise de manière irréversible la spécificité des facultés intellectuelles, symboliques, sociales et spirituelles de l'humain, qui demandent à être intégrées dans la vie. Un renversement des perspectives s'impose dans la vision intellectualiste du monde qui domine la fin du XIX^e siècle et qui défend une explication transcendante de phénomènes humains comme la pensée abstraite, le langage, la morale, la capacité de créer des institutions sociales – auxquels on cherche une nouvelle origine en tenant compte des tendances biologiques et vitales.

Le darwinisme et sa théorie de l'adaptation des organismes à leur environnement repose sur une vision profondément mécaniste et déterministe de la vie. Pour Darwin, les espèces évoluent par sélection naturelle, un processus où le milieu provoque des variations aléatoires : seuls les individus les mieux adaptés survivent et se reproduisent. Cette conception, bien que révolutionnaire, réduit en grande partie la vie à un jeu de causes et d'effets, où l'organisme apparaît comme une machine façonnée passivement par des forces extérieures. L'adaptation est comprise comme un ajustement purement utilitaire, presque calculable, où la complexité du vivant se trouve ramenée à des schémas

de survie et d'efficacité fonctionnelle. C'est précisément cette approche réductionniste – qui néglige la dimension créatrice, imprévisible et qualitative de la vie – qu'Henri Bergson remet en question. Pour lui, le vivant n'est pas un simple produit de son environnement, mais une réalité en mouvement perpétuel, animée par un élan vital qui dépasse toute logique mécaniste. L'idée darwinienne d'adaptation, en insistant sur la nécessité et la contrainte, échoue à rendre compte de l'invention, de la nouveauté radicale qui caractérise l'évolution. Ainsi, ce n'est pas seulement le darwinisme qui est en crise, mais toute l'approche mécaniste et quantitative des sciences, incapable de saisir la vie dans sa dynamique proprement créatrice. Le positivisme du XIX^e siècle définit les sciences comme des savoirs très spécialisés, qui finissent par restituer une image fragmentaire du monde. Les philosophes cherchent ainsi une métaphysique qui puisse comprendre toutes les visions partielles offertes par les différents savoirs sans réduire la richesse de l'expérience humaine et de la culture aux sphères susceptibles d'être étudiées par les sciences quantitatives. C'est justement sur la base de la notion de « vie » – comprise comme un principe dynamique, créateur et irréductible aux schémas préétablis – qu'une lutte conceptuelle et méthodologique s'engage contre le naturalisme dominant de la fin du XIX^e siècle. Ce naturalisme, héritier des succès de la physique newtonienne et du darwinisme, a envahi non seulement la biologie et la psychologie, mais aussi les sciences